



non, laissez-moi pleurer. — Page 318, col. 3.

avait succombé lorsque j'arrivai chez lui. J'ai rencontré des gens qui pensent que je suis la cause de cette mort. Ils en parleront dans notre village; et peut-être cette accusation vous sera-t-elle rapportée par le bruit public. Ne vous laissez pas attrister par ces méchancetés; dans peu de jours cet accident sera oublié. Ma réputation n'en souffrira pas, du moins sérieusement.

La peine que le jeune homme se donnait visiblement, afin de prémunir sa mère contre le bruit public, eut un effet tout contraire. La veuve, découragée et effrayée, avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et regardait le sol, en proie à de sombres pensées; les yeux de Françoise étaient remplis de larmes.

— Hélas! hélas! tout tourne contre nous! soupira le grand-père; l'avenir n'est pas encore assez menaçant, il fallait qu'un nouveau malheur nous arrivât, qui briserait peut-être d'un seul coup tout notre espoir. Il est temps que cela finisse. L'état de médecin nous conduit à une misère définitive.

Françoise étendit les mains et regarda son grand-père d'un œil suppliant, comme pour protéger son frère contre ses plaintes décourageantes.

— Que dois-je faire ou dire pour vous prouver que vous vous alarmez à tort de cet événement? dit Adolphe. Croyez-moi, grand-père, c'est une chose fâcheuse et déplorable, cela est vrai, mais l'impression en passera vite. Il viendra pour nous des temps meilleurs. C'est une affaire de patience.

— Adolphe, Adolphe! grommela le vieillard avec un accent de reproche, pourquoi nous tromper? Vous voulez nous donner du courage et de la tranquillité? Ah! j'ai pitié de vous. Vous êtes plus alarmé et plus abattu que nous.

Le jeune homme, reconnaissant son impuissance à cacher le désespoir qui l'envahissait, fit un mouvement nerveux, et, par un dernier effort sur lui-même, il dit d'une voix qu'il parvint à rendre ferme :

— Ce que vous dites est vrai, grand-père. Une angoisse profonde s'est emparée de moi. Mais vous vous trompez sur la cause. Voyez-vous, je crois avoir traité les blessures du fermier Storck selon les règles de la science. Rien ne pouvait assurément me faire prévoir le terrible tétanos. Cependant je ne suis pas tranquille, ma conscience est alarmée, et je suis en proie à une brûlante impatience de chercher mon excuse dans les ouvrages des maîtres. C'est ce doute, cette anxiété que vous prenez pour la crainte des suites de cet événement. Tant que je n'aurai pas consulté mes livres et tranquillisé ma conscience, je souffrirai et je tremblerai à la seule pensée que je puis avoir oublié quelque chose, un simple détail. Et si cela était, je devrais m'accuser au moins de négligence. Il faut que je me soulage de cette pensée, qui me pèse sur le cœur.

Il prit la main de sa mère effrayée, et dit :

— Allons, soyez tranquille, ne vous affligez pas; grand-père a tort de croire la chose si grave. Je vous le prouverai tout à l'heure avec une plus grande liberté d'esprit. Permettez que j'aille dans mon cabinet consulter mes livres et me délivrer de cette émotion qui vous effraye. Je vous en prie, je vous en supplie, ma mère, faites que je ne sois pas dérangé. S'il vient un malade, qu'on le fasse attendre. Il faut que je sois seul jusqu'à ce que la preuve de mon innocence m'ait allégé l'esprit et le cœur. Alors je vous consolerais et vous rendrais courage, soyez-en certains. A tantôt, mère, chassez toute inquiétude...

A ces mots, Adolphe se tourna vers la porte; ses jambes se dérobaient sous lui et un soupir sourd s'échappa de sa poitrine. Les autres le suivirent silencieusement des yeux, jusqu'au moment où il entendirent fermer la porte du cabinet. Alors ils se regardèrent d'un air triste et désespéré. Françoise se mit à pleurer amèrement; la veuve était anéantie.

— Nous sommes bien malheureux! dit le vieillard. Il nous restait encore un peu d'espoir

de voir notre situation s'améliorer avec l'aide de Dieu. Maintenant, cet espoir est irrévocablement perdu. Car, soyez-en sûre, Marie, l'affaire est plus grave qu'Adolphe ne nous l'a dit. Il n'en faut pas tant pour perdre la réputation d'un médecin, surtout quand c'est un jeune docteur et qu'il y a des gens qui croient avoir intérêt à son succès. Qui sait comment on exploitera ce malheur pour enlever à Adolphe le peu de confiance que l'on commençait à lui accorder? Pourquoi garder plus longtemps sur nos yeux un bandeau fatal? Envisageons plutôt avec sang-froid l'état de nos affaires et reconnaissons la vérité, si triste qu'elle puisse être. Nous trouverons peut-être dans cette franchise envers nous-mêmes le courage de supporter notre sort, et la clairvoyance nécessaire pour prendre une résolution qui nous sauve. Ici, il n'y a pas de succès à espérer pour Adolphe, en tant que médecin. Nous nous endettons de plus en plus. Comment pourrions-nous jamais payer le droguiste qui a livré la pharmacie d'Adolphe? et le charpentier? Comment passerons-nous l'hiver sans faire de nouvelles dettes? Non, non, cela ne peut continuer ainsi. Il faut que nous nous consultations une bonne fois et sérieusement, et que nous examinions s'il ne vaudrait pas mieux qu'Adolphe dit un éternel adieu à la médecine et s'efforçât de tirer un meilleur profit de son instruction. Allons, consolez-vous toutes les deux, l'événement est peut-être un bienfait de Dieu, qui nous ouvre les yeux et veut nous arrêter sur le chemin de la ruine.

Tandis que le vieillard prononçait ces tristes paroles, Françoise s'était approchée de la veuve et avait appuyé sa tête sur l'épaule de sa mère, en pleurant silencieusement. La femme Valkiers se taisait également, et son regard était fixé à terre, dans une douloureuse rêverie.

Pendant quelques instants, un triste silence régna dans l'appartement; mais tout à coup la porte s'ouvrit et livra passage à une jeune demoiselle.